

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Un témoin nécessaire

Reginald Martel, *Le premier lecteur, Chroniques du roman québécois 1968-1994*, Montréal, Leméac, 1994, 336 p., 27,95 \$.

Jacques Pelletier

Numéro 77, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (1995). Compte rendu de [Un témoin nécessaire / Reginald Martel, *Le premier lecteur, Chroniques du roman québécois 1968-1994*, Montréal, Leméac, 1994, 336 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (77), 46–47.

# Un témoin nécessaire

Réginald Martel, on le constate aisément en parcourant l'anthologie établie par Pierre Filion et Gaston Miron, ne s'est guère trompé dans l'ensemble dans ses jugements de valeur sur nos romanciers.

CHRONIQUE  
Jacques Pelletier

**D**EPUIS PLUS DE VINGT-CINQ ANS MAINTENANT, Réginald Martel tient avec compétence, clairvoyance et responsabilité, une chronique nécessaire sur le roman québécois dans *La Presse*. Cela en fait sans doute le critique journalistique le mieux informé sur cette production et le plus influent.

Les autres passent, se succédant sans discontinuer, avec un succès et un bonheur inégaux. Martel, lui, demeure, assure une continuité essentielle, établit des liens, des ponts entre les œuvres et les auteurs, signale les ruptures et les filiations, s'affirmant comme un perspicace historien du présent de notre littérature.

Par sa constance et sa connaissance avisée du corpus romanesque, il joue un rôle utile, important, dans le développement de la vie littéraire au Québec. Dans son secteur d'activités, l'information et la critique journalistiques, il occupe une position centrale, déterminante, proposant un premier classement des œuvres qui sera ensuite repris et discuté par les spécialistes de la discipline, chercheurs et enseignants qui, eux, assureront leur passage définitif au statut de «classiques».

Or Martel, on le constate aisément en parcourant l'anthologie établie par Pierre Filion et Gaston Miron, ne s'est guère trompé dans l'ensemble dans ses jugements de valeur sur nos romanciers : il a reconnu l'importance des Aquin, Ducharme, Ferron pour les années soixante, il a signalé l'intérêt des œuvres de Beaulieu et de Bersianik durant la décennie qui a suivi, il a mis en relief la signification aussi bien sociale qu'artistique des romans d'une Francine Noël et d'un Louis Hamelin pour la période plus récente. En somme, avec un sens sûr de ce qui présente de la valeur littéraire et avec un flair indéniable, il a su distinguer l'essentiel de l'éphémère, le nécessaire de l'effet de mode très vite dissipé. En cela son travail dépasse le banal compte rendu journalistique voué à l'oubli et contribue à la mise en place ici d'une véritable conscience littéraire.

Martel ne se contente pas en effet de juger rapidement et sommairement le roman qui vient de paraître. Il le situe d'abord dans l'œuvre globale de l'auteur, signalant avec perspicacité sa place dans une série, sa position dans une trajectoire. Il le replace également dans

le cadre général du développement de la production romanesque québécoise, en quoi il fait œuvre d'historien.

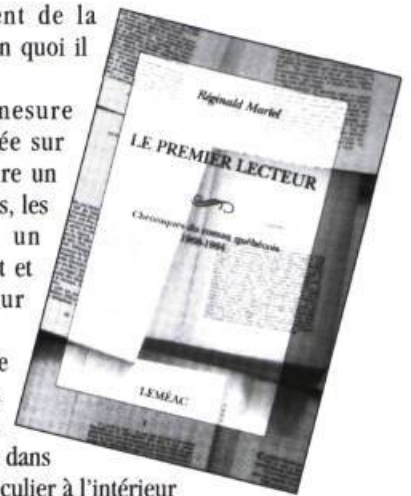
Il nous propose donc une mesure synthétique, une évaluation contrastée sur fond d'histoire, un jugement qui assure un sens général aux productions singulières, les inscrivant dans un processus, un mouvement d'ensemble qui les produit et qu'elles font avancer, chacune à leur manière.

Cela suppose, bien entendu, une bonne connaissance générale de la littérature québécoise et une juste appréciation de son statut, de sa place dans le contexte littéraire mondial, et en particulier à l'intérieur de la francophonie. Martel dispose de ces atouts. Il est conscient à la fois de l'importance, toute relative, de cette littérature qui ne saurait être que «mineure» sur le plan international, et du statut intéressant — et du rôle utile — qu'elle occupe au sein de la francophonie.

Le chroniqueur de *La Presse* paraît également convaincu que cette littérature peut assumer une fonction irremplaçable dans la constitution de la «référence» nationale, pour reprendre une expression de Fernand Dumont. Produit de l'Histoire, le texte littéraire, et singulièrement le roman, en propose des lectures, des interprétations, la fait voir sous un jour neuf et participe ainsi au mouvement global — culturel, social, politique — qui traverse la société québécoise.

La littérature participe activement à cette prise de conscience historique et Martel s'en montre très conscient, en faisant la toile de fond de ses analyses et de ses jugements. Ceux-ci témoignent d'un esprit curieux, ouvert, accueillant le plus souvent mais également capable, à l'occasion, de formuler de sévères réserves et des condamnations sans appel lorsque nécessaires.

Sa critique, si elle peut être généreuse et donner dans l'éloge et la



Réginald  
Martel

célébration, n'est pas pour autant complaisante. Elle sait débusquer les faiblesses et les demi-réussites d'œuvres par ailleurs admirables lorsque considérées dans leur ensemble; ainsi s'expliquent certaines déceptions à l'endroit de romans particuliers d'un Beaulieu ou d'un Ferron, qui n'empêchent toutefois pas une appréciation globalement positive de l'œuvre de ces auteurs.

Au-delà de ses jugements de valeur le plus souvent pertinents, la critique de Martel propose souvent des esquisses d'analyse fort convaincantes. Il soumet ainsi des interprétations et des hypothèses suggestives sur la signification globale de l'œuvre et du parcours artistique d'un Aquin, d'un Beaulieu, d'une Blais, notamment, que d'autres critiques, disposant de plus de temps et d'autres moyens, pourront reprendre à leur compte et développer dans des ouvrages savants.

Il n'y a donc pas d'opposition entre la critique journalistique, lorsqu'elle est faite avec sérieux et intelligence, et l'analyse de longue haleine. Il y a plutôt complémentarité, participation, à des niveaux et avec des moyens différents, à une même tâche commune d'analyse et de compréhension de la réalité littéraire d'une société qui, pour ce qui nous concerne, est celle du Québec.

Réginald Martel fait office de chroniqueur sagace et d'historien clairvoyant d'une «littérature qui se fait» au rythme d'un pays qui se construit, tiraillé entre ses sempiternelles hésitations et ses plus hautes espérances. Ce n'est pas un mince mérite.



# INFO graphie

Hélène et Michel St-Denis,  
infographistes  
ComRem inc  
670-0972

## TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1  
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666

 <p>Sylvie Desrosiers</p> <p>Bonne nuit, bons rêves, pas de puces, pas de punaises</p>  <p>© Triptyque</p>		 <p>Alain Blanchet</p> <p>LA VOIE D'EAU</p> <p>© Triptyque</p>
<p>Sylvie Desrosiers</p> <p><b>BONNE NUIT, BONS RÊVES, PAS DE PUCES, PAS DE PUNAISES</b></p> <p>(Roman) 153 p., 17 \$</p> <p>La peine, on ne passe pas par-dessus, comme on nous le conseille, on plonge dedans. Et alors on s'aperçoit qu'on n'est pas l'édifice de grandeur qu'on s'est toujours imaginé être lorsqu'on était heureux. La peine qui coule dans nos veines use la solidité des murs, use nos défenses, en charriant avec elle tout ce qui peut faire mal.</p> <p>Mais il y a eu Marc.</p>	<p>Sous la direction de Nycole Paquin</p> <p><b>DE L'INTERPRÉTATION EN ARTS VISUELS</b></p> <p>(Essais) 175 p., 18 \$</p> <p>Un recueil collectif sur la lecture ou la réception en arts visuels. Des textes de : Rose-Marie Arbour, Bertrand Gervais, Olga Hazan, Louise Letocha, Jocelyne Lupien, Jacqueline Mathieu, Nycole Paquin, Michel Paradis et Fernande Saint-Martin.</p>	<p>Alain Blanchet</p> <p><b>LA VOIE D'EAU</b></p> <p>(Récit) 116 p., 14 \$</p> <p>Intérieur de ma caboche. Je suis certain d'avoir affaire à des gosses de riches dans l'ancienne auto de maman «revampée», remise à leur main. L'auto, pas la maman. Ou les deux. Personne ne parle. Personne ne s'entendrait d'ailleurs dans ce boucan.</p> <p>J'écoute le tapage ambiant, le pote qui cadence sur le volant, l'autre qui gazouille. Nous traversons l'Ontario du sud vers le nord, nous éloignant de Toronto qui ne m'enchantait qu'à temps-ci.</p>